

LE COMTE de Monte-Cristo

PAR Alexandre DUMAS

QUATRIÈME PARTIE

III

Le Télégraphe

M. et madame de Villefort apprirent, en rentrant chez eux, que M. le comte de Monte-Cristo, qui était venu pour leur faire visite, avait été introduit dans le salon, où il les attendait : madame de Villefort, trop émue pour entrer ainsi tout à coup, passa par sa chambre à coucher, tandis que le procureur du roi, plus sur de lui-même, s'avança directement vers le salon.

Mais si maître qu'il fût de ses sensations, si bien qu'il sût composer son visage, M. de Villefort ne put si bien écarter le nuage de son front que le comte, dont le sourire brillait radieux, ne remarquât cet air sombre et réveur.

— Oh! mon Dieu! dit Monte-Cristo après les premiers compliments, qu'avez-vous donc, Monsieur de Villefort? et suis-je arrivé au moment où vous dressiez quelque accusation un peu trop capitale?

Villefort essaya de sourire. — Non, monsieur le comte, dit-il, il n'y a d'autre victime ici que moi. C'est moi qui perds mon procès, et c'est le hasard l'entêtement, la folie qui a lancé le réquisitoire.

— Que voulez-vous dire? demanda Monte-Cristo avec un intérêt parfaitement joué. Vous est-il, en réalité, arrivé quelque malheur grave?

— Oh! monsieur le comte, dit Villefort avec un calme plein d'amertume, cela ne vaut pas la peine d'en parler; presque rien, une simple perte d'argent.

— En effet, répondit Monte-Cristo, une perte d'argent est peu de chose avec une fortune comme celle que vous possédez et avec un esprit philosophique et élevé comme l'est le vôtre!

— Aussi répondit Villefort n'est-ce point la question d'argent qui me préoccupe quoique après tout, neuf cent mille francs valent bien un regret, ou tout au moins un mouvement de dépit. Mais je me blesse sur cette disposition du sort, du hasard, de la fatalité, je ne sais comment nommer la puissance qui dirige le coup qui me frappe et qui renverse mes espérances de fortune et détruit peut-être l'avenir de ma fille par le caprice d'un vieillard tombé en enfance.

— Eh! mon Dieu! qu'est-ce donc? s'écria le comte. Neuf cent mille francs, avez-vous dit? Mais, en vérité, comme vous le dites, la somme mériterait d'être regrettée, même par un philosophe. Et qui vous donne ce chagrin?

— Mon père dont je vous ai parlé.

— M. Noirtier! vraiment! Mais vous m'avez dit, ce me semble, qu'il était en paralysie complète, et que toutes ses facultés étaient anéanties?

— Oui, ses facultés physiques, car il ne peut pas remuer, il ne peut point parler, et avec tout cela, cependant, il pense, il veut, il agit, comme vous voyez. Je le quitte il y a cinq minutes, et, dans ce moment, il est occupé à dicter un testament à deux notaires.

— Mais alors il a parlé?

— Il a fait mieux, il s'est fait comprendre.

— Comment cela?

— A l'aide du regard; ses yeux ont continué de vivre, et vous voyez, ils luent.

— Mon ami, dit madame de Villefort qui venait d'entrer à son tour, peut-être vous exagérez-vous la situation?

— Madame... dit le comte en s'inclinant.

— Madame de Villefort salua avec son plus gracieux sourire.

— Mais que me dit donc là M. de Villefort? demanda Monte-Cristo, et quelle disgrâce incompréhensible?...

— Incompréhensible, c'est le mot! reprit le procureur du roi en haussant les épaules, un caprice de vieillard!

— Et il n'y a pas moyen de le faire revenir sur cette décision?

— Si fait, dit madame de Villefort; et il dépend même de mon mari que ce testament au lieu d'être fait au détriment de Valentine, soit fait au contraire en sa faveur.

Le comte, voyant que les deux époux commençaient à parler par paraboles, prit l'air distrait, et regarda avec l'attention la plus profonde et l'approbation la plus marquée Edouard qui versait de l'encre dans l'arbre-à-viser des oiseaux.

— Ma chère dit Villefort répondant à sa femme, vous savez que j'aime peu me poser chez moi en patriarche, et que je n'ai jamais cru que le sort de l'univers dépendît d'un signe de ma tête. Cependant il importe que mes décisions soient respectées dans ma famille, et que la folie d'un vieillard et le caprice d'un enfant ne renversent pas un projet arrêté dans mon esprit depuis de longues années. Le baron d'Épinay était mon ami, vous le savez, et une alliance avec son fils était des plus convenables.

— Vous croyez, dit madame de Villefort, que Valentine est d'accord avec lui?... En effet... elle a toujours été opposée à ce mariage, et je ne serais pas étonnée que tout ce que nous venons de voir et d'entendre ne soit que l'exécution d'un plan concerté entre eux.

— Madame, dit Villefort, on ne renonce pas ainsi, croyez-moi, à une fortune de neuf cent mille francs.

— Elle renoncera au monde, Monsieur, puisqu'il y a un an elle voulait entrer dans un couvent.

— N'importe, reprit de Villefort, je dis que ce mariage doit se faire, Madame!

— Malgré la volonté de votre père, dit Madame de Villefort attaquant une autre corde : c'est bien grave!

Monte-Cristo faisait semblant de ne point écouter et ne perdait point un mot de ce qui se disait.

— Madame, reprit Villefort, Je puis dire que j'ai toujours respecté mon père, parce qu'un sentiment naturel de la descendance se joignait chez moi à la conscience de sa supériorité morale; mais qu'enfin un père est sacré à deux titres, sacré comme notre créateur, sacré comme notre maître; mais aujourd'hui je dois renoncer à reconnaître une intelligence dans le vieillard qui, sur un simple souvenir de haine pour le père poursuit ainsi le fils; il se agit donc ridicule à moi de conformer ma conduite sur ses caprices. Je continuerai d'avoir le plus grand respect pour M. Noirtier; je subirai sans me plaindre la punition pécuniaire qu'il m'inflige; mais je restorai immuable dans ma volonté, et le monde appréciera de quel côté était la saine raison. En conséquence je marierai ma fille au baron Franz d'Épinay, parce que ce mariage est, à mon sens, bon et honorable, et qu'en définitive je veux marier ma fille à qui me plait.

— Eh quoi! dit le comte, dont le procureur du roi avait constamment sollicité l'approbation du regard; eh quoi! M. Noirtier déshérite, dites-vous, ma-

demoiselle Valentine, parce qu'elle va épouser M. le baron Franz d'Épinay?

— Eh! mon Dieu! oui, Monsieur; voilà la raison, dit Villefort en haussant les épaules.

— La raison visible, du moins, ajouta madame de Villefort.

— La raison réelle, madame. Croyez-moi, je connais mon père.

— Conçoit-on cela? répondit la jeune femme; en quoi, je vous le demande, M. d'Épinay déplaît-il plus qu'un autre à M. Noirtier?

— En effet, dit le comte, j'ai connu M. Franz d'Épinay, le fils du général de Quésnel, n'est-ce pas, qui a été fait baron d'Épinay par le roi Charles X?

— Justement, reprit Villefort.

— Eh bien! mais c'est un jeune homme charmant, ce me semble.

— Aussi, n'est-ce qu'un prétexte, j'en suis certain, dit Madame de Villefort; les vieillards sont tyrans de leurs affections; M. Noirtier ne veut pas que sa petite fille se marie.

— Mais, dit Monte-Cristo, ne connaissez-vous pas une cause à cette haine?

— Eh! mon Dieu! qui peut savoir? — Quelque antipathie politique, peut-être?

— En effet, mon père et le père de M. d'Épinay ont vécu dans des temps orageux dont je n'ai vu que les derniers jours, dit Villefort.

— Votre père n'était-il pas bonapartiste? demanda Monte-Cristo. Je crois me rappeler que vous m'avez dit quelque chose comme cela.

(A suivre).

LE COMTE de Monte-Cristo

PAR Alexandre DUMAS

QUATRIÈME PARTIE

III

Le Télégraphe

— Mon père a été jacobin avant toutes choses, reprit Villefort, emporté par son émotion hors des bornes de la prudence, et la robe de sénateur que Napoléon lui avait jetée sur les épaules ne faisait que déguiser le vieil homme, mais sans l'avoir changé. Quand mon père conspirait, ce n'était pas pour l'empereur, c'était contre les Bourbons; car mon père avait cela de terrible en lui, qu'il n'a jamais combattu pour les utopies irréalisables, mais pour les choses possibles, et qu'il a appliqué à la réussite de ces choses possibles ces terribles théories de la Montagne, qui ne reculaient devant aucun moyen.

— Eh bien! dit Monte-Cristo, voyez,

vous, c'est cela, M. Noirtier et M. d'Épinay se seront rencontrés sur le sol de la politique. M. le général d'Épinay, quoiqu'ayant servi sous Napoléon, n'avait-il pas au fond du cœur gardé des sentiments royalistes, et n'est-ce pas le même qui fut assassiné un soir sortant d'un club napoléonien, où on l'avait attiré dans l'espérance de trouver en lui un frère?

Villefort regarda le comte presque avec terreur.

— Est-ce que je me trompe? dit Monte-Cristo.

— Non pas, Monsieur, dit madame de Villefort, et c'est bien cela, au contraire; et c'est justement à cause de ce que vous venez de dire que, pour voir s'éteindre de vieilles haines, M. de Villefort avait eu l'idée de faire aimer deux enfants dont les pères s'étaient haïs.

— Idée sublime! dit Monte-Cristo, idée pleine de charité et à laquelle le monde devait applaudir. En effet, c'était beau de voir mademoiselle Noirtier de Villefort s'appeler madame Franz d'Épinay.

Villefort tressaillit et regarda Monte-Cristo comme s'il eût voulu lire au fond de son cœur l'intention qui avait dicté les paroles qu'il venait de prononcer.

Mais le comte garda le bienveillant sourire stéréotypé sur ses lèvres; et cette fois encore, malgré la profondeur de son regard, le procureur du roi ne vit pas au delà de l'épiderme.

— Aussi, reprit Villefort, quoique

ce soit un grand malheur pour Valentine que de perdre la fortune de son grand-père, je ne crois pas cependant que pour cela le mariage manque; je ne crois pas que M. d'Épinay recule devant cet échec pécuniaire; il verra que je veux peut-être mieux que la somme, moi qui la sacrifie au désir de lui tenir ma parole; il calculera que Valentine, d'ailleurs, est riche du bien de sa mère, administré par M. et madame de Saint-Méran, ses aïeux maternels qui la chérissent tous deux tendrement.

— Et qui valent bien qu'on les aime et qu'on les soigne comme Valentine a fait pour M. Noirtier, dit madame de Villefort; d'ailleurs, ils vont venir à Paris dans un mois au plus, et Valentine, après un tel affront, sera dispensée de s'enterrer comme elle l'a fait jusqu'ici auprès de M. Noirtier.

Le comte écoutait avec complaisance la voix discordante de ces amours-propres blessés et de ces intérêts meurtris.

— Mais il me semble, dit Monte-Cristo après un instant de silence, et je vous demande pardon d'avance de ce que je vais dire; il me semble que si M. Noirtier déshérite mademoiselle de Villefort, coupable de se vouloir marier avec un jeune homme dont il a détesté le père, il n'a pas le même tort à reprocher à ce cher Edouard.

— N'est-ce pas, Monsieur? s'écria madame de Villefort avec une intonation impossible à décrire : n'est-ce pas que c'est injuste, odieusement injuste?

Ce pauvre Edouard, il est aussi bien le petit-fils de M. Noirtier que Valentine, et cependant si Valentine n'avait pas épousé M. Franz, M. Noirtier lui aurait tout son bien; et de plus, enfin, Edouard porte le nom de la famille, ce qui n'empêche pas que, même en supposant que Valentine soit effectivement déshéritée par son grand-père elle sera encore trois fois plus riche que lui.

Ce coup porté, le comte écouta et ne parla plus.

— Tenez, reprit Villefort, tenez, monsieur le comte, cessons, je prie, de nous entretenir de ces misères de famille; oui, c'est vrai, ma fortune va grossir le revenu des pauvres, qui sont aujourd'hui les véritables riches.

Où, mon père m'aura frustré d'un espoir légitime, et cela sans raison; mais moi j'aurai agit comme un homme sensé, comme un homme de cœur. M. d'Épinay, à qui j'avais promis le revenu de cette somme, le recevra, dussé-je m'imposer le plus cruelles privations.

— Cependant, reprit madame de Villefort, revenant à la seule idée qui murmurait sans cesse au fond de son cœur, peut-être vaudrait-il mieux que le comte confiat cette mésaventure à M. d'Épinay, et qu'il rendit lui-même sa parole.

— Oh! ce serait un grand malheur! s'écria Villefort.

— Un grand malheur? répéta Monte-Cristo.

— Sans doute, reprit Villefort en se

radoucissant; un mariage manqué, même pour des raisons d'argent, jette de la défaveur sur une jeune fille; puis, d'anciens bruits que je voulais étouffer reprendraient de la consistance. Mais non, il n'en sera rien. M. d'Épinay, s'il est honnête homme, se verra encore plus engagé par l'extériorité de Valentine qu'auparavant; autrement il agirait donc dans un simple but d'avantage; non, c'est impossible.

— Je pense comme M. de Villefort, dit Monte-Cristo en fixant son regard sur madame de Villefort; et si j'étais assez de ses amis pour ne permettre de lui donner un conseil, je l'inviterais, puisque M. d'Épinay va revenir, à ce que l'on m'a dit du moins, à nouer cette affaire si fortament qu'elle ne se pût dénouer; j'engagerais enfin une partie dont l'issue doit être si honorable pour M. de Villefort.

Ce dernier se leva, transporté d'une joie visible, tandis que sa femme pâlessait légèrement.

— Bien, dit-il, voilà tout ce que je demandais et je prévaudrai de l'opinion d'un conseiller tel que vous, dit-il en tendant la main à Monte-Cristo.

Ainsi, que tout le monde ici considère ce qui est arrivé aujourd'hui comme non avenu; il n'y a rien de changé à nos projets.

— Monsieur, dit le comte, le monde, tout injuste qu'il est, vous saura, je vous en répons, gré de votre résolution; vos amis en seront fiers, et M. d'Épinay, dût-il prendre mademoiselle

de Villefort sans dot, ce qui ne saurait être, sera charmé d'entrer dans une famille où l'on sait s'élever à la hauteur de tels sacrifices pour tenir sa parole et remplir son devoir.

En disant ces mots, le comte s'était levé et s'appretait à partir.

— Vous nous quittez, monsieur le comte? dit madame de Villefort.

— J'y suis forcé, Madame, je venais seulement vous rappeler votre promesse pour samedi.

— Craignez-vous que nous l'oublions? — Vous êtes trop bonne, Madame; mais M. de Villefort a de si graves et parfois de si urgentes occupations...

— Mon mari a donné sa parole, Monsieur, dit madame de Villefort, vous venez de voir qu'il la tient quand il a tout à perdre, à plus forte raison quand il a tout à gagner.

— Et, demanda Villefort, est-ce à votre maison des Champs-Élysées que la réunion a lieu?

— Non pas, dit Monte-Cristo, et c'est ce qui rend encore votre dévouement plus méritoire; c'est à la campagne.

— A la campagne? — Oui.

— Et où cela? près de Paris, n'est-ce pas? — Aux portes, à une demi-lieue de la barrière, à Auteuil.

— A Auteuil! s'écria Villefort. Ah! c'est vrai, madame m'a dit que vous demeuriez à Auteuil, puisque c'est chez vous qu'elle a été transportée. Et à quel endroit d'Auteuil?

(A suivre).

CONSULTATIONS GRATUITES pour les ouvriers, tous les jours de 8 heures 1/2 du soir, ou, de 2 à 3 heures. Les Dimanches et jours de fêtes de 9 à 11 heures. Spécialité des Maladies de Femmes. Phar. du D^r Bôle, 267, rue du Tilloul, ROUBAIX.

VOIES URINAIRES
Un médecin spécialiste donne tous les jours, et à toute heure, des consultations gratuites sur les Maladies secrètes des deux sexes à la Pharmacie, 37, rue de l'Hôpital Saint-Boch, Lille et par corresp. Timb. p. rép. Mécin et pharm. parlent flamand.

LOUIS CATRICE
93, Grande-Rue, à ROUBAIX
Dépositaire de la
CHICOREE DU TRAVAILLEUR
pour Roubaix et environs

Lille, rue Esquermoise, 60
Pharmacie du **DOCTEUR OZIL**
BANDAGISTE
des Bureaux de Bienfaisance
de nos Hôpitaux de Lille
APPAREILS pour COXALGIE, GONORRÉE, GONORRÉE CHRONIQUE, SYPHILIS, BRACÉTIQUES, BOTINES spéciales pour tous les genres de PLEURISME et de PNEUMONIE.
Avec les autres appareils de leur maison en construction de bureau plus simples pour les personnes peu fortunées.
Nota. — Pour éviter une confusion fréquente, lire l'adresse au verso de l'étiquette de la boîte.
60

BIBLIOTHEQUE
du Parti Ouvrier Français
132, RUE MONTMARTRE, PARIS

TITRES ET NOMS DES AUTEURS	DES BROCHURES	par exemplaire	par cent exemplaires	par cent cinquante exemplaires	par cent cinquante exemplaires	par cent cinquante exemplaires
Programme du Parti, par Jules Guesde et P. Lafargue		0 20	20 »	0 10	0 80	1 00
Collectivisme au Palais-Bourbon, par J. Guesde		0 10	7 »	0 05	0 60	0 85
Fédéralisme et Internationalisme, par Jean Jaurès		0 10	7 »	0 05	0 60	0 85
Communisme et évolution économique, Paul Lafargue		0 10	7 »	0 05	0 60	0 85
Problème et solution. — Les huit heures à la Chambre, par J. Guesde		0 10	7 »	0 05	0 60	0 85
Programme Agricole, commenté par Paul Lafargue		0 10	7 »	0 05	0 60	0 85
Le droit à la Paix, par Paul Lafargue		0 20	15 »	0 05	0 60	0 85
La démocratie socialiste allemande devant l'histoire		0 10	7 »	0 05	0 60	0 85
Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte, par Karl Marx net.		0 50	7 »	0 10	0 60	0 85
Sans-Patrie, par René Chauvin		0 15	7 »	0 05	0 60	0 85
Socialisme et Sexualisme, par Aline Valette et le Docteur Z. net		0 50	7 »	0 10		
Almanach du Parti ouvrier, pour 1892-93-94		0 15	10 »	0 05	0 80	1 00
Congrès national du Parti ouvrier, (Lille 1890, Lyon 1891, Marseille 1892, Paris 1893, Nantes 1894), chaque		0 10	7 »	0 05	0 60	0 85
Paul Lafargue en cour d'assises, par Millerand		0 15	7 »	0 05	0 80	1 00
Philosophie du socialisme, par Gabriel Deville, net.		0 25	0 10			
Chants révolutionnaires, d'Eugène Pottier avec préface d'Henri Rochefort		3 50	0 30			
La Propriété, origine et évolution, par Paul Lafargue		2 60	0 40			
Manifeste du Parti communiste, par Karl Marx et Frédéric Engels		0 30	0 10			
Les souffrances de la classe ouvrière, par Brunelière		00 5	00 5			
L'Almanach du Parti ouvrier pour 1895		0 25	0 10			

NOTA. — Les commandes de 25 fr. et au-dessus sont expédiées franco domicile. Toutes les commandes non accompagnées d'un mandat sont considérées comme r. l'es

AVIS
Le journal l'Égalité de Roubaix a pour ainsi dire le privilège de publier le public que par suite de l'agrandissement des ateliers de l'imprimerie ouvrière et de l'installation de nouvelles machines perfectionnées, les commandes à l'impression de toute nature qui lui seront confiées seront exécutées avec le plus grand célérité, avec tous les soins désirables et à des prix les plus avantageux. Toutes facilités seront accordées pour les règlements.

ÉTRENNES AUX OUVRIERS
A l'occasion du **Nouvel An**, la photographie **HERMANT**, Grand-Rue, 169, fera, une douzaine de beaux portraits bombés-émaillés pour
4 Francs
Une épreuve est soumise aux clients. -- L'atelier est chauffé

BON GÉNIE
4, Rue du Vieux-Marché-aux-Moutons, 4, LILLE
VENTE A CRÉDIT
Confections pour Hommes Femmes et Enfants
VÊTEMENTS SUR MESURE
Chaussettes, Lainages, Soieries, Toiles, Chapellerie, Rouennerie, Modes, Bonneterie, Literie, Horlogerie, Bijouterie, Poterie, Articles de Ménage, Mobiliers en tous genres, Meubles de luxe.
MOBILIER
En Versant :
fr. par semaine et on paie
5 10 15 20
ou à 100 150 200
1 fr. par semaine 2 3 4
5 fr. par mois 10 15 20
Les FONCTIONNAIRES, agents de Police, Télégraphes, des Contributions, Instituteurs, Gendarmes, Douaniers, Employés des Chemins de fer, etc., sont dispensés du premier versement
DES CONDITIONS SPÉCIALES LEUR SONT ACCORDÉES
Maison de Vente :
à ROUBAIX, rue du Collège, 163.
à TOURCOING, rue de Gand, 24

LA FRANÇAISE
Maison Spéciale
94, Rue d'Artois LILLE
ARTICLES
Roubaix-Tourcoing
Reims
TISSUS EN SOLDE
DRAPERIES
D'ELBEUF & DE SEDAN
Mercerie
Lainages
et Bonneterie
Maison Spéciale
94, Rue d'Artois LILLE
FOULARDS & CRAVATES-CORSETS
LA FRANÇAISE